

## MON SACERDOCE

**D**OUCE aurore de ma vie, pur rayonnement de mon âme innocente, sourire de Dieu au cœur qui n'a pas encore connu le monde, ô mon sacerdoce que je t'aime !

Je pensais à toi dans mes rêves d'enfance, tu m'apparaisais à travers les fleurs de mes vallons aimés, à travers les ombrages de nos épaisses forêts, au milieu des resplendissements de nos lacs d'argent ;

Je reconnaissais ta voix dans les sourds roulements des cascades, dans les éclats de la foudre sur nos montagnes, dans les mille bruits d'une nature encore jeune et vierge.

Quand je pensais à ma mère je pensais à toi, lorsque j'envisais le sourire d'une sœur je contemplais ta figure souriante à travers des nuages d'or.

O sacerdoce de Jésus-Christ, tu fus mon but, tu fus ma lutte, tu fus mon triomphe et désormais tu seras ma couronne.

Je te possède tel que je t'ai voulu, avec ta croix que j'aime, avec ta pauvreté que j'aime, avec tes consolations que je donne.

Je te possède à jamais, je brave les persécutions, je me ris des sacrifices, je souris à la mort : tu es *sacerdos in æternum* !!

Je le suis parce que Dieu l'a voulu, je le suis parce qu'avec la grâce de Dieu je l'ai voulu, et sans être maître de l'univers, je suis maître de son créateur, je lui commande, il m'obéit !!

O jeunesse de mon sacerdoce, fleurs de mon printemps, roses et lys cueillis dans les champs du Seigneur, désirs immenses de sacrifice et de martyre, restez pour toujours : *in æternum* !

Restez avec moi dans mon exil, comme sur les rivages enchanteurs de mon Canada, restez avec moi comme jadis sous les ombrages du Mont-Royal, restez avec moi pour réjouir mon calvaire, pour couronner ma tombe sur un sol étranger, pour assurer mon triomphe éternel.

Lurgan, Irlande, 6 octobre 1886.

*Note de la Revue.*—Nous allons peut-être commettre une indiscretion, mais nous sommes sûrs d'être agréable aux lecteurs du "Bazar" en leur dévoilant le nom de l'auteur des lignes qui précèdent.

Ce chant est l'œuvre d'un jeune prêtre de Montréal, l'abbé Emile Piché ; apôtre et missionnaire, il a dit adieu à sa famille et à son cher Canada pour devenir frère de St Vincent de Paul, à Paris, où il travailla plusieurs années ; plus tard il franchit la Manche, et alla fonder l'œuvre des patronages en Angleterre, et en Irlande où il est maintenant à la tête d'un établissement considérable. On connaît les troubles survenus à Belfast dans ces derniers temps, c'est au milieu des épreuves terribles qui vinrent alors l'assaillir que notre ami épancha son âme dans cette page magnifique dont il veut bien faire part à ses compatriotes.

## LES VASES DU JAPON.

SCÈNE TRAGI-COMIQUE.

PERSONNAGES :

Monsieur CHARLES BONENFANT, négociant.  
Madame CORALIE BONENFANT, née BELLEHUMEUR.

*La scène se passe à Montréal, chez M. Bonenfant. Un petit salon meublé avec richesse et élégance. Mme Bonenfant, assise, lit la Gazette Rose. M. Bonenfant entre, tenant à la main son chapeau et fumant un cigare.*

*Madame.*—C'est toi, cher. D'où viens-tu donc si tard ?

*Monsieur.*—Quelle heure est-il donc, Lili ?

*Madame.*—Onze heures. Mais d'où viens-tu ?

*Monsieur.*—Figure-toi que je viens du bazar.

*Madame.*—Du bazar ! Est-ce vrai ? Tu ne m'avais pas dit que tu y allais. C'est toujours comme cela. Tu aimes à agir en cachette. En partant tu m'as dit que tu allais travailler à ton magasin.

*Monsieur.*—Et j'y allais aussi. Mais sur la rue j'ai rencontré mon ami Paulus, et c'est lui qui m'a emmené au bazar.

*Madame.*—Ah oui ! c'est toujours lui que tu rencontres, et qui t'emmènes. Ça ne lui coûte pas d'aller au bazar, à ce journaliste flâneur et meurt-de-faim. Il n'a rien à y perdre. Tandis que toi, tu as dû y dépenser *horriblement* gros d'argent.

*Monsieur.*—Mais non, je t'assure. Je n'ai pas dépensé beaucoup.

*Madame.*—Ce n'est pas à moi que tu feras croire cela. Je sais trop bien ce que c'est qu'un grand bazar. Tu n'as pas dû y laisser moins de vingt piastres. Et nous qui avons besoin de tant de choses de première nécessité. Tu sais bien que je n'ai pas encore acheté mon chapeau d'automne, qu'il me faudrait une autre robe de sortie, et un nouveau set de fourrures, et qu'il est urgent de renouveler les rideaux du grand salon.

*Monsieur.*—Mais, chère femme, tes fourrures sont presque neuves, et les rideaux n'ont été achetés que l'année dernière.

*Madame.*—Qu'est-ce que tu connais là-dedans, je t'en prie ? Des fourrures que je porte jour et nuit depuis deux ans ! Quant aux rideaux, ils ne *matchent* plus avec nos meubles neufs. Mais tu ne t'en mets pas en peine, comme de raison ; tu ne penses qu'à donner tout ton argent pour les bazars, laissent ta femme s'arranger comme elle peut.

*Monsieur.*—Voyons, Lili, ne te fâche pas. Tu sais bien que nous avons décidé d'aller ensemble au bazar demain.

*Madame.*—Non, non, je n'irai pas. Je n'ai pas le temps ni l'argent qu'il faut pour cela. Crois-tu donc que je n'ai rien à faire à la maison ? Aller au bazar, c'est bon pour ceux qui ont du temps à perdre et qui aiment à voir leurs